Écrire en anglais

Quand les auteurs iraniens renversent les rapports de pouvoir

Sanaz Fotouhi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3492>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3492

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 51-57

ISBN : 978-2-919040-33-9

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Sanaz Fotouhi, « Écrire en anglais », *Hommes & migrations* [En ligne], 1312 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3492> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.3492

ÉCRIRE EN ANGLAIS

QUAND LES AUTEURS IRANIENS RENVERSENT LES RAPPORTS DE POUVOIR

par SANAZ FOTOUHI, docteure en littérature anglophone, université de Monash (Australie).

Face aux représentations occidentales de l'Iran, nourries d'images orientalistes et de stéréotypes, la diaspora iranienne a fait de sa pratique littéraire l'instrument d'une réappropriation de son identité. En s'appuyant sur des discours occidentaux produisant un Iran imaginaire, les œuvres littéraires contemporaines déconstruisent les rapports de pouvoir qui les soutiennent. Une manière de reprendre l'initiative de la réflexion sur soi et de contribuer à écrire une histoire commune, par-delà les frontières.

L'étude de la représentation discursive (et donc la question du pouvoir et du savoir) de l'Iran et de la diaspora iranienne dans la littérature permet de saisir la façon dont les représentations issues de l'orientalisme, de la crise des otages américains et d'anciens archétypes ont conduit à certains types de discours sur l'Iran. La littérature élaborée dans ce cadre a progressivement privé les Iraniens de leur capacité d'action, de leur *agency*, pour faire d'eux de simples objets de l'imagination et de la représentation occidentales. Devant ce rapport de pouvoir déséquilibré, la diaspora iranienne a réagi en reconstruisant ces images à l'aide de ses propres pratiques littéraires.

Cette étude inscrit donc son analyse discursive au carrefour du savoir et du pouvoir. Selon Michel

Foucault, il existe un lien intrinsèque entre eux, entre les façons dont sont construits, produits et transmis la vérité et le sens. Le pouvoir n'est pas confiné à des appareils d'État concrets ouvertement répressifs, à la concurrence entre des partis politiques rivaux ou aux rapports entre patron et salariés, ou entre mari et femme¹. Il produit de la réalité par son caractère discursif, formant avec le savoir une alliance pour générer un discours². Le discours occupe une place de premier plan dans la construction de concepts de réalité et de vérité, comme dans les rapports de pouvoir. Selon John O'Carroll, le discours *“préside à la formation d'un certain nombre de pratiques, de procédures, d'affirmations, de réflexions et d'institutions qui gagnent de l'ascendant, de la crédibilité et de la validité sur une*

1. Robert Nicole, *The Word, the Pen and the Pistol: Literature and Power in Tahiti*, Albany, State University of New York Press, 2013, p. 2. 2. *Ibid.*

période de temps donnée pour devenir des modes de savoir socialement et institutionnellement sanctionnés³". Ainsi, outre son exhibition apparente de savoir et de vérité, le discours génère aussi du pouvoir, des rapports de pouvoir construits sur une diversité de supports, parmi lesquels la littérature joue un rôle social et politique significatif. Nous situons ici la littérature iranienne diasporique, notamment écrite en anglais, dans un cadre post-colonial. En s'appuyant sur le contenu des discours occidentaux, les écrivains iraniens en ont reconstruit le sens et la réalité et, en conséquence, les rapports de pouvoir, tout en négociant et en préservant le sens de leur identité iranienne.

Histoire et diaspora iraniennes

Après la révolution de 1979, des millions d'Iraniens ont émigré partout dans le monde. Comme d'autres communautés diasporiques, ils ont dû affronter des problèmes de réinstallation, d'exil et de crise d'identité. Mais il leur a fallu faire face à une difficulté supplémentaire : sur eux pesait "le

*fardeau d'images contradictoires de l'Iran et des Iraniens, avant et après la révolution*⁴", qui constituait le cœur des représentations populaires de l'Iran en Occident. Dans la littérature occidentale, selon Azam Zanganeh, "l'Iran a depuis les temps

anciens enflammé l'imagination populaire, soit comme un havre de sensualité exotique, soit comme un bastion de religiosité fanatique"⁵. L'image occidentale de l'Iran prérévolutionnaire trouve souvent son origine dans les récits datés d'explorateurs et les narrations exotiques. En clair, on peut résumer les représentations occidentales de l'Iran par la définition que donne Edward Saïd de l'Orient dans son

livre *L'Orientalisme* : une terre qui est "depuis l'Antiquité lieu de fantaisie, plein d'êtres exotiques, de souvenirs et de paysages obsédants, d'expériences extraordinaires"⁶. Toutefois, cette image de la Perse exotique s'est dissipée après 1979. Les femmes, en reprenant le voile, ont renforcé les croyances négatives, et la crise des otages américains a suscité de fortes attitudes anti-Iran en Occident. Offrant chaque soir à l'Amérique le spectacle d'une tragédie médiatique, cette crise internationale a contribué à l'émergence d'une perception négative. L'Iran est soudain devenu une nation démoniaque, inaccessible, anti-américaine, avec un peuple "irrationnel", "affamé de martyre" et "refusant tout compromis"⁷. La couverture de la crise des otages a joué un rôle considérable dans la construction d'un discours anti-iranien qui continue d'affecter à ce jour la façon dont ce pays et ses habitants sont perçus et représentés en Occident.

Les migrants iraniens, notamment en Amérique, ont donc dû affronter une nouvelle crise d'identité. Une pression supplémentaire en plus des périls de la migration. En tant que communauté de nouveaux migrants dépourvus pour la plupart de bonnes capacités linguistiques, ils étaient impuissants face à des représentations négatives aussi fortes et aussi répandues. Cette situation les a empêchés de s'affirmer, tant sur le plan individuel que collectif, et a freiné leur intégration et leur affirmation en tant que communauté dans leur pays d'accueil. Dans ce contexte, la littérature a joué un rôle décisif pour aider la communauté iranienne à regagner son pouvoir individuel et collectif. La diaspora iranienne ayant désormais une histoire vieille de trente-cinq ans, avec une génération qui a grandi dans les pays d'accueil, ses membres ont acquis la capacité de se reconstruire et de se repositionner contre les cadres discursifs qui avaient défini leur sentiment d'identité. Ce désir de briser ces cadres et de s'affirmer se reflète dans leur littérature, notamment en anglais.

3. Cité par Robert Nicole, *op. cit.*, p. 2. 4. Sanaz Fotouhi, *The Literature of the Iranian Diaspora: Meaning and Identity since the Islamic Revolution*, Londres, I.B Tauris, 2015, p. 12. 5. Lila A. Zanganeh, *My Sister, Guard your Veil. My Brother, Guard your Eyes. Uncensored Iranian Voices*, Boston, Beacon Press, 2006, p. xi. 6. Edward Saïd, *Orientalism*, Penguin, New York, 1978, p. 13. 7. Mohamed Mubasher, "Cultural trauma and ethnic identity formation among Iranian immigrants in the United States", in *American Behavioural Scientist*, vol. 50, n° 1, 2006, p. 110.

Les femmes, en reprenant
le voile, ont renforcé
les croyances négatives, et
la crise des otages américains
a suscité de fortes attitudes
anti-Iran en Occident.

Le pouvoir de la langue

Rédigée dans la langue du pays hôte et réagissant contre divers stéréotypes historiques et sociaux, la littérature iranienne en anglais peut être lue comme une réponse postcoloniale de ses auteurs aux représentations dominantes qui les définissaient. Les auteurs iraniens de la diaspora, à l'instar des auteurs postcoloniaux, se sont appuyés sur ces éléments pour redéfinir, réécrire et reconstruire leurs représentations passées et futures, contre des forces coloniales/dominantes qui les avaient réduits à l'impuissance. En situant la littérature iranienne écrite en anglais dans le cadre conceptuel du postcolonialisme, je ne prétends pas que les auteurs iraniens partagent les mêmes motivations que les auteurs issus des anciennes colonies. Le postcolonialisme dont il est question ici répond plutôt à la définition d'Elleke Boehmer, selon laquelle *“le colonialisme n'était pas différent d'autres sortes d'autorité, religieuse ou politique, lorsqu'il affirmait son monopole sur des définitions pour mieux contrôler une (...) réalité”*⁸. Je reprends également la définition de Homi Bhabha du terme “post” dans postcolonialisme, où “post” n'indique pas la “séquentialité” ou la “polarité”, mais plutôt un “dépassement” pour résister aux formes holistiques d'expression sociale. À la jonction des définitions de Boehmer et de Bhabha, les représentations unifiantes pré- et post-révolutionnaires de l'Iran apparaissent comme des discours quasi-coloniaux et répressifs qui ont poussé de nombreux Iraniens dans la marginalité.

Pour transformer les rapports de pouvoir et regagner une estime de soi, le premier choix des auteurs iraniens de la diaspora a été d'écrire en anglais. Ce choix opère à différents niveaux. Avant tout, il offre de nouvelles possibilités linguistiques à des gens qui étaient jusque-là inca-

pables de s'exprimer. En choisissant l'anglais, les Iraniens narrent une histoire non dite qu'ils peuvent communiquer aux gens de leur pays hôte, établissant ainsi un dialogue avec eux⁹. Ce choix de l'anglais donne aux écrivains une autorité, une voix et une *agency*, qui les amènent progressivement à la reconnaissance dans leur communauté hôte. La répétition de ces narrations contre-discursives peut parvenir à recouvrir peu à peu les anciens discours biaisés.

La langue dans ce cas est plus qu'un mode d'expression. Elle devient un outil puissant qui peut être adapté pour résister, pour contester et négocier des représentations. Dans la critique postcoloniale, le recours à la langue dominante du colonisateur est souvent l'une des meilleures stratégies de transformation et de critique. La langue est souvent perçue comme un outil d'oppression des forces dominantes, comme *“une stratégie consciente d'hégémonie culturelle”*¹⁰. En tant qu'outil réservé à une élite, la langue soutient la hiérarchie et la méconnaissance de l'autre. C'est ce qui fait de l'appropriation de la langue dominante une stratégie si importante pour les auteurs postcoloniaux. Écrire en anglais permet aux Iraniens de pénétrer dans le système en s'emparant de la langue même dans laquelle leur histoire a été niée.

Cette appropriation linguistique leur permet d'interpoler des événements de l'histoire narrés jusque-là d'un point de vue dominant et d'en offrir des récits alternatifs – modifiant ainsi des croyances historiquement imposées aux membres de leur communauté hôte. L'histoire et ses représentations dominantes ayant joué un rôle significatif dans la façon dont les discours sont construits et compris, l'anglais devient un moyen de transformer les grandes narrations de l'histoire iranienne.

Pour transformer les rapports de pouvoir et regagner une estime de soi, le premier choix des auteurs iraniens de la diaspora a été d'écrire en anglais.

8. Elleke Boehmer, *Colonial and Postcolonial Literature. Migrant Metaphors*, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 159.

9. Voir Sanaz Fotouhi, *op. cit.* 10. Bill Ashcroft, “Remembering the future: utopianism in African literature”, in *Textual Practices*, vol. 23, n° 5, 2009, p. 709.

Résistances et manipulations des représentations historiques

L'histoire est un facteur central pour la formation des identités. Les identités culturelles, notamment, selon Stuart Hall, se constituent par le biais de "l'historicisation", qui est l'identification "construite sur la reconnaissance d'une origine commune ou de caractères partagés par un groupe, ou d'un idéal, avec la clôture naturelle de la solidarité et de l'alégerance fondées sur cette base"¹¹. Si l'historicisation compte dans le sentiment d'identité de chacun, elle prend une importance particulière pour les membres d'une diaspora coupée de points continus et partagés d'identification. C'est pourquoi, selon Hall, les identités de migrants "forcés" ou "libres" doivent être situées et cadrées dans "ces développements historiquement spécifiques et pratiques qui ont perturbé le caractère relativement 'installé' de nombreuses populations et cultures"¹². Cette préservation d'un lien est un caractère récurrent et significatif

C'est particulièrement vrai de l'usage qu'ont fait les auteurs de la diaspora iranienne de la littérature comme moyen d'historiciser la perception de leur d'identité.

des communautés diasporiques, et elle tend à jouer un double rôle. D'une part, ce lien est souvent nostalgique, présentant le passé comme un espace paradisiaque inchangé auquel les individus se sentent puissamment attachés. Il crée un sentiment d'identité et d'appartenance collective. D'autre part, cette remémoration, souvent très différente de la représentation de l'histoire de cette société au sein du pays hôte, peut être un puissant outil de reconstruction de croyances et de représentations historiques sur le pays d'origine et sa culture.

C'est particulièrement vrai de l'usage qu'ont fait les auteurs de la diaspora iranienne de la littérature comme moyen d'historiciser la perception de leur d'identité. Pour eux, il existe un point historique autour duquel tourne l'essentiel de leur identifica-

tion à l'histoire. En effet, "la révolution, et l'interruption de la vie qu'elle a constituée, peut être vue comme un point unique d'identification collective"¹³. Cela ne veut pas dire que la révolution est le seul point d'historicisation. Mais c'est "l'un des rares éléments partagés qui transcende les différences sociopolitiques, religieuses, linguistiques et de classe dans la diaspora iranienne partout dans le monde"¹⁴. Ceux qui ont émigré après la révolution s'identifient collectivement à cette rupture, et on en voit le reflet dans la littérature. Dans le corpus de leurs œuvres, la révolution est un point central d'aboutissement ou de départ. Elle a interrompu et fait basculer profondément le paysage socioculturel du pays, de sorte que l'Iran d'avant la révolution est souvent perçu avec une certaine nostalgie. Beaucoup se rappellent une époque insouciance, mais aussi pleine de tensions politiques et non dépourvue de danger, du fait de la présence de la police secrète. Elle forme l'arrière-plan de nombreux livres d'auteurs iraniens écrits en anglais. On peut citer à cet égard un certain nombre de romans : *Married to a Stranger*, de Nahid Rachlin (1983), *Sky of Red Poppies*, de Zohreh Gahremani (2010), *In the Walled Garden*, de Anahita Firouz (2003), *The Rose Hotel*, de Rahimeh Andabilian (2012) ; mais aussi des Mémoires, comme *The Blindfold Horse* de Sussha Guppy (1988), *Daughter of Persia* de Sattareh Farman-Farmaian (1996), *Iran. A Child's Story, a Man's Experience* (1989) de Gholam-Reza Sabri-Tabrizi, *French Hats in Iran* de Heydar Radjavi (2013), *Things I've Been Silent About* d'Azar Nafisi (2010), et *Jasmine and Stars* de Fatiemeh Keshavarz (2007). Malgré leurs différences, les images et les sons évoqués dans ces livres sont familiers aux Iraniens d'une certaine génération, formant une identité collective qui permet à la diaspora iranienne de préserver le sentiment d'une identité historique.

Le désir de préserver un lien avec un sens collectif et relativement positif de l'identité iranienne a encore une autre signification dans le cadre de la diaspora. Pour beaucoup d'Iraniens, la révolution islamique et l'image qu'en a l'Occident sont

11. Stuart Hall, "Who needs identity ?", in Stuart Hall, Paul du Gay, *Questions of Cultural Identity*, SAGE, Londres, 1996, p. 2.

12. Ibid., p. 5. 13. Sanaz Fotouhi, *op. cit.*, p. 24. 14. Ibid.

relativement négatives. Dans ce contexte, l'intérêt pour la beauté collective, les caractères culturels significatifs et la vie en Iran avant la révolution peut être une façon d'affirmer et de préserver un type d'iranité positive non exotique. Comme le dit Mostofi, *"la conscience diasporique iranienne constitue une identité fondée sur une 'conscience historique' où sont valorisés des caractères culturels et une cohésion culturelle"*¹⁵. Ce type d'engagement offre une représentation nouvelle et contre-discursive par rapport aux représentations de l'Iran et de l'iranité en Occident. Quand les auteurs choisissent, par exemple, de mobiliser l'ère prérévolutionnaire en se déclarant "Persans" pour s'identifier à l'héritage culturel perse, plutôt qu'"Iranien" avec ses connotations nationalistes, ils projettent une image contre-discursive de représentations populaires négatives. En insistant sur leur lien à l'Iran prérévolutionnaire, ils ne se bornent pas à s'affirmer de façon positive en se dissociant de l'identification au régime islamique, mais ils réécrivent et reconfigurent la façon dont l'Iran a été présenté historiquement. Quand Sattareh Farman-Farmaian, par exemple, intitule son livre *Daughter of Persia* au lieu de *"Daughter of Iran"*, et qu'elle pose fièrement pour la couverture, elle annonce son lien à ce passé historique et culturel plutôt qu'aux connotations politiques négatives de l'Iran.

Une stratégie d'humanisation

Si ces types d'écriture combattent les représentations négatives, d'autres opèrent en construisant un nouvel espace pour l'expression de possibilités futures. On le sait, notre identité et notre sentiment de soi ne cessent d'évoluer avec notre entourage et la compréhension que les autres ont de nous. Les théoriciens de la subjectivité et de l'identité insistent beaucoup sur l'aspect intersubjectif

de la construction des identités. Selon Kelly Oliver, *"un sentiment de soi positif dépend de la reconnaissance positive des autres, alors qu'un sens de soi négatif résulte d'une reconnaissance négative ou d'un manque de reconnaissance des autres"*¹⁶. Elle estime que "c'est

Cours de persan à domicile. avec Taban, Yasmine et Golnar, Paris, 1991. © ISABELLE ESHRAGHI.

*seulement quand les autres nous jugent capables de jugement et d'action qu'ils peuvent nous respecter comme des agents autonomes"*¹⁷. Cela se manifeste aussi au niveau social, où la reconnaissance positive d'une culture dominante a son importance dans notre propre perception de nous-mêmes. *"La reconnaissance de la culture dominante est indispensable pour développer un fort sentiment de son identité personnelle et de groupe"*¹⁸.

Les stéréotypes et la méconnaissance fondés sur les différences construisent une relation antagoniste et oppressive. Dans la psychologie de l'oppression, les torturés, les traumatisés et les discriminés ne sont plus que des objets réduits à l'impuissance, dépouillés de leur sentiment d'*agency*. La réaffirmation de ce sentiment d'identité et d'*agency* passe

15. Nilou Mostofi, "Who we are: the perplexity of Iranian – American identity", in *The Sociological Quarterly*, vol. 44, n° 4, 2003, p. 688. 16. Kelly Oliver, *Witnessing: Beyond Recognition*, Londres, University of Minnesota Press, 2001, p. 4.

17. *Ibid.*, p. 5. 18. *Ibid.*, p. 23.

par le processus qu'Oliver identifie au fait de "*porter témoignage de l'oppression et de la subordination*"¹⁹. Elle estime que ces sujets peuvent "*réparer leur subjectivité blessée en prenant la position de sujets parlants*"²⁰, en se faisant reconnaître dans leur commune humanité. Chez beaucoup d'Iraniens de la diaspora affectés par la discrimination ayant suivi la crise des otages, ce sentiment de subjectivité et d'*agency* a été atteint. Si, dans les premiers temps de leur émigration, ils n'avaient pas assez d'*agency*

En introduisant dans la littérature et la langue de leur pays hôte les éléments mêmes qui servaient jusque-là à les discriminer par des discours négatifs, les auteurs iraniens, comme les auteurs postcoloniaux, ont ainsi réussi à renverser ces cadres.

ou de capacités linguistiques pour réagir, ils ont peu à peu gagné une voix par leur choix d'écrire en anglais. Ils ont acquis la capacité de raconter leurs histoires à travers des expériences universelles et de toucher leurs lecteurs sur un plan humain en leur faisant comprendre qu'ils partageaient les mêmes senti-

ments. Cela fait soudain basculer la dynamique du "eux" et "nous", quand le narrateur, à travers des expériences similaires, devient l'un des lecteurs.

Parmi les auteurs qui font appel à cette sympathie humaine, on peut citer Mahbod Seraji, avec *Rooftops of Tehran* (2009). Ce roman d'apprentissage suit Pasha, un jeune homme de 17 ans, dans le Téhéran de l'été 1973, qui tombe amoureux de sa jeune voisine, Zari. Celle-ci est fiancée à un autre jeune homme appelé "le Docteur". Sa loyauté vis-à-vis du Docteur contraint Pasha à cacher son amour. Mais le Docteur, un arriviste politique, est arrêté et tué par la police secrète. Pasha console alors Zari, qui à son tour tombe amoureuse de lui. Mais pour protester contre le sort réservé au Docteur, Zari s'immole par le feu. On la croit morte. Pour la protéger, sa famille maintient cette fiction, alors que Zari a survécu et vit chez elle le visage recouvert d'un tchador, passant pour une cousine éloignée. Alors qu'ils vivent en voisins pendant des mois, les amoureux ne sont jamais réunis. Le roman se termine sur la fuite de Pasha en Amérique, tandis que

la famille de Zari déménage dans une autre ville.

Tout dans ce livre – les blagues, les jeux, le baiser esquissé entre les protagonistes – offre une vision douce et humaine de l'Iran, contrastant avec les représentations des médias. En montrant un Iranien qui partage des sentiments universels, il brise les stéréotypes et permet la reconnaissance d'expériences humaines similaires. Cette reconnaissance casse le cycle de la marginalité. L'oppression et la domination opèrent sur la différence et l'invisibilité, alors que "*la reconnaissance exige l'assimilation de la différence en quelque chose de familier*"²¹. Ici, "*le sujet ne reconnaît l'autre que quand il voit quelque chose de familier dans cet autre, par exemple quand il peut voir que cet autre est lui aussi une personne*"²².

Les lecteurs ont été sensibles à l'attrait universel de ce livre. Sa page Amazon est pleine de commentaires en ce sens. Les critiques ont aussi été louangeuses. Le *Milwaukee Sentinel* écrit : "*Les personnages de Seraji, soumis aux mêmes émotions et ayant les mêmes rêves que tous les adolescents du monde, perdent leur innocence dans un contexte de brutalité politique qui annonce la révolution iranienne.*" Pour Truthout, "*Rooftops of Tehran appelle l'Amérique à ouvrir les yeux et les oreilles sur l'Iran : son peuple, sa douleur, sa beauté, son amour. Espérons que l'Amérique entendra.*" De même, selon Reese Erlich : "*On apprend beaucoup sur la culture iranienne tout en faisant la connaissance de personnages d'un intérêt universel.*" William Kent Krueger commente ainsi le livre : "*Remercions le ciel pour des auteurs comme Seraji, qui nous montrent que, si éloignés que soient nos mondes respectifs, dans l'humanité de nos cœurs, nous sommes tous unis.*"

Ces réactions positives sont le signe que *Roofs of Tehran* est parvenu à briser les stéréotypes et les systèmes de croyance négatifs, en offrant un espace où les Iraniens ne sont plus perçus dans le cadre hiérarchique du clivage entre "eux et nous". Cette reconnaissance d'une communauté d'expériences brise les discours déshumanisants de représentation, donnant aux Iraniens une voix et un pouvoir d'agir du même niveau que celui des habitants du

19. *Ibid.*, p. 7. 20. *Ibid.* 21. *Ibid.*, p. 9. 22. *Ibid.*

pays hôte. En introduisant dans la littérature et la langue de leur pays hôte les éléments mêmes qui servaient jusque-là à les discriminer par des discours négatifs, les auteurs iraniens, comme les auteurs postcoloniaux, ont ainsi réussi à renverser ces cadres. Reflet de la société et de ses croyances affectant la formation des discours et même des politiques, la littérature constitue un outil de choix pour stabiliser et établir les Iraniens comme une communauté diasporique affirmée. ■

Bibliographie

- Andalibian Rahimeh, *The Rose Hotel*, Nightingale Press, CA, 2012.
- Ashcroft Bill, "Remembering the future: utopianism in African literature", in *Textual Practices*, vol. 23, n° 5, 2009, pp. 703-722.
- Bhabha Homi, *The Location of Culture*, Routledge, New York, 1994 [*Les lieux de la culture*, Payot 2005].
- Boehmer Elleke, *Colonial and Postcolonial Literature. Migrant Metaphors*, Oxford, Oxford University Press, 1995.
- Fotouhi Sanaz, *The Literature of the Iranian Diaspora. Meaning and Identity since the Islamic Revolution*, Londres, I.B Tauris, 2015.
- Farman-Farmaian Sattareh, *Daughter of Persia. A Woman's Journey from her Father's Harem through the Islamic Revolution*, Corgi Press, Auckland, 1996.
- Firouz Anahita, *In the Walled Garden*, Little, Brown and Company, New York, 2003.
- Ghahremani Zoe, "Writing: on wings of memory", 2009, <http://www.zoegahremani.com/blog1/>
- ——— *Sky of Red Poppies*, Turquoise Books, New York, 2010 [*Un ciel de coquelicots*, Editions Baker Street, 2014].
- Guppy Shusha, *The Blindfold Horse: Memories of a Persian Childhood*, Heinemann, London, 1988.
- Hakakian Roya, *Journey from the Land of No*, Bantam, Auckland, 2004.
- Hall Stuart, "Who needs identity ?", in Stuart Hall, Paul du Gay, *Questions of Cultural Identity*, SAGE, Londres, 1996.
- Keshavarz Fatemeh, *Jasmine and Stars. Reading More Than Lolita in Tehran*, Caravan Books, NC, 2007.
- Mabro Judy, *Veiled Half-truths. Western Travelers' Perceptions of Middle Eastern Women*, I.B. Tauris, New York, 1991.
- Mubasher Mohamed, "Cultural trauma and ethnic identity formation among Iranian immigrants in the United States", in *American Behavioural Scientist*, vol. 50, n° 1, 2006, p. 110.
- Mostofi Nilou, "Who we are: the perplexity of Iranian – American identity", in *The Sociological Quarterly*, vol. 44, n° 4, 2003, pp. 681-703.
- Nafisi Azar, *Things I've Been Silent About*, Random House, New York, 2010.
- Nicole Robert, *The Word, the Pen and the Pistol. Literature and Power in Tahiti*, Albany, State University of New York Press, 2013.
- Oliver Kelly, *Witnessing. Beyond Recognition*, Londres, University of Minnesota Press, 2001.
- Rachlin Nahid, *Married to a Stranger*, E, P, Dutton, Inc, New York, 1983.
- Radjavi Heydar, *French Hats in Iran*, Mage, New York, 2011.
- Sabri-Tabrizi Gholam-Reza, *Iran. A Child's Story, a Man's Experience*, International Publishers, New York, 1989.
- Saïd Edward, *Orientalism*, Penguin, New York, 1978.
- Sayrafiezadeh Saïd, *When Skateboards will be Free*, The Dial Press, New York, 2009.
- Seraji Mahbod, *Rooftops of Tehran*, New American Library, Londres, 2009.
- Zanganeh Lila A., *My Sister, Guard your Veil: My Brother, Guard your Eyes: Uncensored Iranian Voices*, Boston, Beacon Press, 2006.